

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

Janine Marchioni-Eppe

Le titre que j'ai donné à mon intervention peut sembler étrange et m'a, je dois dire, au moment où il m'est venu, semblé étrange à moi-même, car, à ma connaissance, nul n'a jamais posé ainsi la question de l'anorexie.

Comme le disait Lacan «lorsque l'on pose une question c'est que l'on a la réponse» et, dans mon cas, comme vous pouvez vous en douter, la réponse est affirmative : l'anorexie serait une passion et c'est ce que je vais tenter de soutenir, de démontrer et de soumettre à votre critique.

Je dois dire que le seul élément qui m'a incitée à pousser ma question un peu plus loin est le fait que l'unique endroit où, à ma connaissance, Freud parle de l'anorexie est dans son article «Deuil et mélancolie».

Je précise que je parlerai en m'appuyant sur la clinique des quelques cas que j'ai pu rencontrer soit d'anorexie se présentant sous une forme si j'ose dire «pure», débutant à la puberté sans boulimie et vomissements associés, soit d'anorexie dans

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

laquelle les phénomènes de boulimie et de vomissements n'étaient que peu fréquents et n'avaient débutés que tardivement après une grande période de simple anorexie.

On sait que la thèse la plus communément admise est que la future anorexique (et je dis la future parce que ce sont, dans la grande majorité, des femmes qui sont affectées de ce problème) a été une enfant dont la mère a rabattu le désir sur le besoin et que le début à l'adolescence serait à interpréter comme un refus de la féminité naissante.

Il me semble que ce début souvent à l'adolescence, encore qu'il y ait des anorexies du nourrisson, ne témoigne pas d'un refus de féminité mais d'un refus de la modification du corps, d'une transformation de l'image. Ce devant quoi elles reculent n'est pas la féminité au sens où elles préféreraient être plutôt un garçon comme nous pouvons le voir dans l'hystérie, mais plus largement devant le corps en tant que sexué. Ce qu'elles veulent c'est être non comme l'hystérique homme et femme en même temps ou plutôt homme que femme, mais ni homme ni femme.

Cette passion pour ce corps filiforme d'enfant impubère les entraînera toujours, ou presque, dans une grande ardeur sportive. Chez l'une d'entre elles, gymnastique et jogging étaient pratiqués de façon régulière et de manière d'autant plus intense qu'elle s'était laissée aller à manger trop, c'est-à-dire deux yogourts et deux pommes là où elle ne devait en manger qu'un.

Chez cette patiente, comme chez toutes celles que j'ai rencontrées, alors pourtant qu'elle n'avait jamais connu d'épisodes boulimiques, la boulimie était toujours à l'horizon, imaginée comme ce dans quoi elle serait entraînée si le contrôle constant venait à céder ; cette gymnastique et ce jogging étant, on s'en doute, destinés d'une part à apaiser la culpabilité vive qu'elle éprouvait d'avoir cédé, et d'autre part à éliminer ces quelques calories jugées excédentaires afin de garder cette image longiligne, filiforme, asexuée.

Ce qui a aussi retenu mon attention dans les quelques cas que j'ai pu avoir en cure, fut les caractéristiques de la vie sexuelle et du choix du partenaire. La vie sexuelle y était souvent peu investie, très pauvre. Une patiente, qui en était restée

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

de nombreuses années aux préliminaires dans la relation avec son ami me disait : «j'ai fait l'amour parce que je voulais savoir ce que c'était», sous entendu maintenant que je le sais point trop n'en faut. Quant au choix du partenaire, il était lui aussi bien particulier : le cas le plus typique étant celui de l'une d'entre elles. Un homme affecté d'un vomissement qui n'avait jamais cessé depuis l'enfance, un homme fragile souvent malade, en arrêt de maladie, voire en longue maladie, d'une maigreur au moins aussi importante que la sienne et très peu porté sur la sexualité, ce qui, on s'en doute, convenait parfaitement à cette femme ; un homme donc, peut-être affecté lui aussi d'une anorexie, dont, en tous les cas, les pulsions étaient réduites au maximum au silence et peu enclin à soutenir son désir. Finalement un couple où chacun était plutôt ni homme, ni femme.

Que se serait-il donc passé chez ces femmes au moment de la mise en place de l'image pour quelles restent non seulement accrochées à cette image filiforme, longiligne de l'enfant impubère au point d'en faire le centre de toutes leurs préoccupations, image jamais satisfaisante, qui laisse toujours voir trop de formes, mais qu'elles mettent un tel acharnement à vouloir la creuser toujours plus ?

La thèse que je soutiendrai est qu'un ratage s'est produit au moment de la mise en place de l'image spéculaire. Nous savons, comme nous l'a rappelé hier Dominique, que l'homme n'a accès à son image qu'à travers le miroir et que ce temps décrit par Lacan comme stade du miroir est fondamental pour la constitution et du moi et de la subjectivité.

Pour la constitution du moi parce que c'est grâce au miroir que le sujet pourra avoir imaginairement l'illusion de sa totalité, de ne pas être un ensemble de bouts de corps séparés. C'est à ce temps, d'abord dans l'image du corps de l'autre, maternel en général, que l'enfant, encore immature et dépendant, pourra anticiper son unité, sa complétude. Mais déjà, pour cela, il a besoin d'une confirmation de ce qu'il vient de voir dans le miroir, de la part de l'adulte qui le porte, confirmation recherchée dans ce mouvement de retournement vers l'adulte qui le soutient.

Mais, pour que ce temps reste un temps d'illusion et que l'image ait bien ce caractère de représentation qu'a normalement tout image, c'est-à-dire que l'enfant sorte de la fascination de cette image et donc que l'image soit à la fois bien l'image

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

de lui-même mais que le sujet puisse en être séparé, il y faut un discours maternel.

Ce serait le défaut de ce discours qui aurait fait ravage, soit que la mère ait peu parlé à son enfant, soit, et c'est à mon avis le cas le plus fréquent, que ses paroles aient été essentiellement paroles affirmatives, asservies voire impératives, ne pouvant alors plus effectivement que rabattre le désir sur le besoin.

En effet, pour permettre l'ébauche de constitution subjective de l'enfant, c'est bien d'une place subjective que la mère doit parler. C'est seulement si les phrases de la mère supposent, comme le dit Jean Bergès, qu'il y a quelque chose à comprendre, à entendre et à répondre, donc présuppose un savoir à l'enfant, que la métaphore paternelle peut émerger de son discours.

C'est parce que dans les pleurs et les babillements de son enfant, la mère peut former l'hypothèse qu'il s'agit d'un message et qu'elle peut y répondre sous la forme interrogative d'un : «Qu'est-ce que tu as ?» formulant une ou plusieurs hypothèses en retour, qu'elle témoignera à l'enfant de sa position subjective c'est-à-dire d'un supposé savoir et non d'une certitude de savoir et qu'elle permettra à l'enfant d'accéder lui aussi à cette subjectivité.

Pour peu qu'elle réponde comme celle qui sait ce que demande l'enfant et qui pense qu'il suffit de satisfaire au besoin pour épuiser la demande, alors que la demande est fondamentalement et avant tout demande d'amour, c'est-à-dire justement demande de reconnaissance de son désir, on voit comment l'enfant sera coincé, faute de ce tiers symbolique, dans l'image et dans l'obligation d'occuper la place que ce discours maternel lui assigne.

Si la mère se présente comme Autre non barré, sans écart entre énoncé et énonciation, l'enfant sera pris tout entier dans le processus en jeu dans le miroir, pris tout entier dans le leurre de cette unité, de cette non division, dans une capture imaginaire, capture d'autant plus redoutable qu'elle est aussi partagée par la mère toute absorbée dans la fascination de son enfant, dans le regard porté sur lui.

Confrontée à cette haine maternelle inconsciente, car il faut bien l'appeler ainsi, Lacan définissant la haine comme une désupposition du savoir, fixée à cette

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

image d'enfant qui a ravi sa mère, prisonnière de ce discours maternel qui sait ce qui lui convient, l'anorexique tentera de faire résistance et de réintroduire du manque pour sauver sa subjectivité ; mais sa tentative sera vouée à l'échec.

On retrouvera d'ailleurs inmanquablement un conflit mère-fille de caractère parfois ravageant dont l'anorexique ne sortira jamais gagnante et dont la violence sera telle qu'elle aboutira, dans bien des cas, à une séparation réelle d'avec la mère, séparation souvent nécessaire à l'amélioration de son état.

Pour tenter de réintroduire du manque, l'image n'ayant plus de valeur de représentation du corps c'est-à-dire nouage des trois registres R.S.I., n'ayant pas eu accès au manque que toute image contient puisqu'elle est aussi fait de langage, donc n'ayant pu faire le deuil de l'objet, l'anorexique aura recours au réel du corps.

Mais cette tentative de saisir l'insaisissable, non seulement d'inscrire mais de fixer le manque dans le réel du corps ne pourra qu'être vouée à l'échec, aucune inscription réelle ne pouvant permettre d'accéder à l'impossible que le symbolique introduit. De ce fait, la perte ne sera jamais suffisamment inscrite, sans cesse à reprendre et l'anorexique aspirée, comme dans toute passion, par cet appel à l'en-plus, l'encore plus, au sacrifice, jamais suffisant.

Ceci permet de comprendre, je crois, un élément fort intéressant qui m'a été rapporté à propos du rapport de l'anorexique à son image. Lors d'une conférence tenue par des comportementalistes qui utilisaient la vidéo dans leur travail avec les anorexiques, il était noté que si au début celles-ci refusaient catégoriquement de voir les films sur lesquels leur image apparaissait, elle pouvaient l'accepter au bout d'un temps de cure et alors seulement reconnaître leur maigreur, en parler et amorcer un chemin vers la guérison.

Je pense que cette constatation, au demeurant non théorisée par les comportementalistes, souligne combien c'est seulement lorsque le travail a permis d'amorcer le deuil de l'objet et la séparation de l'image d'avec elle-même qu'elles peuvent enfin percevoir leur corps tel qu'il est.

L'anorexique serait donc prisonnière d'un rapport à son image très semblable

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

au rapport du passionné à son objet de passion. Elle y est assujettie comme le passionné est assujetti à l'élue ; dans les deux cas, l'image ou l'élue ne serait finalement que moi idéal.

Comme le passionné pourrait dire de son objet «Tu n'es que ce que tu te dois d'être, tu n'es que ce que je regarde» (Hassoun) l'anorexique pourrait le dire de son corps. Cette tentative d'éjection de la subjectivité est extrêmement sensible dans la cure. Comme chez l'obsessionnel le symptôme reste longtemps non reconnu comme tel, non dialectisable, il perd de sa valeur de symptôme, avec pour conséquence une parole longtemps simplement descriptive, sans adresse à l'Autre, ce qui rend les cures difficiles, souvent écourtées.

Ce tu dois, ce caractère de devoir, d'obligation est toujours retrouvé dans l'anorexie ; ce dont elle se plaint c'est justement d'être ou de risquer d'être en défaut par rapport à ce devoir. Sa volonté risque d'être défaillante par rapport aux restrictions qu'elle s'impose, jamais suffisantes.

Cette attention, cette préoccupation continuelle de son corps, cette volonté dont elle fait preuve dans son refus de nourriture, mais aussi dans toutes ses actions, témoignent bien d'une exigence surmoïque qui vise au delà du pulsionnel une jouissance sans limite que le pulsionnel, du fait du ratage inhérent à la pulsion, ne peut assurer. C'est là encore un des traits retrouvés dans de nombreux états passionnels.

Et à ce propos, je citerai le cas d'une patiente qui me disait que ce qu'elle préférait c'était ce moment des repas où elle voyait tous les autres manger alors qu'elle restait, la faim au ventre, devant son assiette vide. Comment mieux assurer une jouissance continue qu'en restant là sans manger !

C'est pourquoi l'anorexie ne serait pas une pathologie de l'oralité au sens où son objet serait l'objet oral, sa jouissance n'étant pas une jouissance sexuelle, ce dont témoigne son symptôme mais la difficulté de se contenter, prisonnière qu'elle a été du rabattement du désir sur le besoin, de cette banale jouissance phallique qui suppose le deuil de l'objet qui seul permet la séparation d'avec sa propre image, la reconnaissance et l'acceptation de la différence sexuelle, l'assomption de son

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

propre sexe et la discontinuité.

Si, en suivant Lacan, nous gardons le terme de pulsion uniquement pour les pulsions sexuelles partielles et que nous les distinguons de ce que Freud a appelé pulsions du moi, qui ne sont pas à proprement parler de véritables pulsions, il s'agirait dans l'anorexie, non de pulsion mais de renoncement pulsionnel.

Nous savons que dans son article sur les pulsions Freud souligne la nécessité de trois temps pour que l'on puisse parler de pulsion :

- un premier temps actif allant vers un objet externe,
- un deuxième temps réflexif prenant comme objet une partie du corps propre,
- et un troisième temps que Freud qualifie de passif où la personne propre se fait elle-même l'objet d'un autre, temps fondamental.

Or se faire l'objet d'un autre implique que cet autre témoigne de sa castration et de son désir pour que l'enfant puisse faire un calcul sur la place à occuper pour être l'objet du désir de la mère. Comme on l'a vu, la mère n'a pu ou voulu témoigner à l'enfant de sa subjectivité, ni lui reconnaître un désir.

Ne pourront plus alors apparaître au devant de la scène que les pulsions du moi puisque tout ce qui est du registre du besoin chute hors du champ pulsionnel, du côté du champ narcissique, c'est-à-dire du côté de l'amour, à entendre ici dans sa forme seulement imaginaire.

Là encore, comme souvent dans la passion, ce sera dans l'anorexie le champ de l'amour narcissique qui sera particulièrement investi, tout comme les pulsions du moi. L'alternance de boulimie et de vomissements, si souvent retrouvée dans les cas d'anorexie, sera à considérer plutôt comme alternance d'incorporation et de rejet que comme jouissance de bord propre à la pulsion.

Fixée donc dès son plus jeune âge dans cette image qui lui a laissée croire au sans limite possible, l'anorexique dans sa tentative de réintroduire du phallique, de la limite, ne débouchera paradoxalement qu'à retrouver au delà du principe de plaisir cette jouissance Autre ravageante et mortifère.

## L'ANOREXIE : UNE PASSION ?

Prisonnière de ce total de l'image, c'est le corps dans son entier qui sera objet pour elle et c'est dans le corps tout entier qu'elle tentera d'inscrire le manque.

Mais sa tentative de saisir l'insaisissable ne pourra qu'être vouée à l'échec, le Réel étant par définition ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Tenter d'inscrire du Réel n'équivaut aucunement à prendre en compte un Réel.